

TOURNEUX Henry, 2009, Linguistique et développement. Et si, pour sortir du malentendu, le dialogue interculturel avait besoin d'un nouvel outil ? *La Grande Oreille* 39, p. 39-41

## **De la nécessité d'une linguistique du développement**

**« Attention ! Il y a une voiture qui vient derrière ! »**

Henry Tourneux<sup>1</sup>

« Attention ! Il y a une voiture qui vient derrière ! » Je me souviendrai longtemps de ce cri, poussé par un technicien agricole burkinabè qui nous accompagnait lors d'une visite de jardins maraîchers à l'ouest de Bobo-Dioulasso. Notre voiture était conduite par un chercheur français, spécialiste en génétique des papillons nuisibles aux cultures. J'étais assis à côté de lui. Nous suivions un gros camion qui nous masquait complètement la vue. Le conducteur avait amorcé une manœuvre de dépassement quand le cri retentit : « Attention ! Il y a une voiture qui vient derrière ! » Mécaniquement, le chauffeur et moi avons tourné la tête en arrière pour voir ce qui pouvait bien venir derrière nous. En fait, il n'y avait rien dans cette direction, mais un véhicule arrivait à vive allure face à nous. Dieu merci, nous avons pu l'éviter... Mais comment un tel malentendu, qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques, a-t-il pu se produire ? J'ai longtemps retourné la question dans ma tête, sans être sûr d'avoir trouvé la solution. Ce qui est certain, c'est que tous les passagers de notre véhicule n'avaient pas le même système linguistique de localisation dans l'espace.

En fait, je pense que, pour celui qui avait crié, le repère spatial principal était le camion, dont l'arrière nous faisait face. Nous avions le camion devant nous, et de l'autre côté du camion, donc derrière ce que nous voyions du camion (face non visible), il y avait un autre véhicule qui arrivait en sens inverse. Pour les deux Européens embarqués, la localisation se faisait par rapport à la direction dans laquelle se dirigeait le véhicule.

D'autres explications meilleures pourront être proposées, mais nous devons tirer un enseignement important de cette anecdote : beaucoup de choses peuvent donner naissance à malentendu entre interlocuteurs d'une même culture, et tout peut être source de malentendus dans le cadre de la communication interculturelle.

### **Fanta attend un enfant**

Encore une petite histoire. Un jour que je cherchais de la documentation en langue peule (*fulfulde*) dans la petite librairie évangélique de Ngaoundéré (Cameroun), j'ai mis la main sur deux petites plaquettes, l'une en français, l'autre en *fulfulde*. La plaquette en français était intitulée « Fanta attend en enfant ». Pour tout francophone, lorsqu'on dit que telle femme attend un enfant, on veut dire qu'elle est enceinte. L'expression « attendre un enfant » est ressentie comme un euphémisme par rapport à « être enceinte », qui, naguère passait pour trop

---

1. Directeur de recherche au CNRS, UMR 8135, Langage, langues et cultures d'Afrique noire. Dirige actuellement au Cameroun un projet de l'ANRS (Agence nationale de la recherche sur le sida et les hépatites virales). Travaille en collaboration avec l'IRD (Institut de recherche pour le développement).

direct. La plaquette en *fulfulde* était censée être la traduction en fulfulde de l'opuscule en français. Pour rendre « attendre un enfant », le traducteur (ou la traductrice) a employé le verbe *reen-*. Ce verbe a deux sens principaux dans le *fulfulde* du Cameroun : (1) attendre ; (2) veiller sur, protéger. Si l'on veut préciser le premier sens, on pourrait gloser ainsi<sup>2</sup> : « se tenir en un lieu où une personne doit venir et y rester jusqu'à son arrivée ». Autrement dit, le lecteur de la plaquette en *fulfulde* va pouvoir s'imaginer que Fanta a envoyé son enfant lui acheter quelque chose et qu'elle attend son retour, par exemple.

L'enseignement que nous tirerons de cette histoire c'est que, pour traduire correctement quoi que ce soit, il faut d'abord comprendre le texte à traduire et ensuite connaître précisément la langue cible, ou du moins se faire assister par des personnes compétentes si l'on n'en est pas soi-même un locuteur natif. Tout cela est d'une évidence consternante, et pourtant, combien ne voit-on de groupes de traduction pseudo-spécialisés tomber régulièrement dans des pièges de cette nature !

### **Comment se débarrasser des pucerons**

Dans les années 1990, un agro-entomologiste du CIRAD, Jean-Philippe Deguine, mettait au point au Cameroun une nouvelle méthode de lutte contre les ravageurs du cotonnier, méthode qu'il a appelée « lutte étagée-ciblée ». Le but de l'opération était de réduire la facture des produits phytosanitaires utilisés par les paysans et de diminuer l'impact de ces produits sur le milieu naturel. Le principe était de ne plus faire des traitements préventifs et totalement polyvalents, mais d'intervenir en fonction de seuils d'infestation par les ravageurs. Il fallait que les paysans, chargés de la surveillance épidémiologique de leurs champs, puissent nommer de façon non équivoque les ravageurs observés. Pour atteindre ce but, le chercheur avait rédigé en français une très belle plaquette, illustrée de photos en couleurs, qui présentait lesdits ravageurs un par un, ainsi que les pathologies susceptibles de toucher les plants de cotonniers. La plaquette n'ayant pas répondu aux attentes, j'ai alors proposé d'en faire une version dans la langue la plus répandue de la région, à savoir le *fulfulde*.

Il me fallait donc, avec Yaya Daïrou, mon assistant de l'époque, établir dans cette langue une terminologie précise, notamment pour dénommer les ravageurs. Pour ce faire, nous avons parcouru la région cotonnière autour de Maroua, en pleine saison culturale, munis d'échantillons vivants de tous les ravageurs à étudier. Au bout de trois semaines, environ, nous avons analysé toutes ces données pour les ordonner. La constatation principale que nous avons faite alors, c'est que les paysans ne manquaient pas de dénominations, en général, mais qu'il y en avait plutôt pléthore. Il fallait donc les trier en fonction de critères pragmatiques, pour ne retenir que celles qui nous paraissaient le plus justes, et qui ne véhiculaient notamment pas de conceptions contradictoires avec l'objectif recherché. Cependant, un ravageur particulier posait problème, car, pour les paysans, il n'existait pas, ou du moins il n'était pas conçu comme un ravageur. Pourtant, l'agronome sait les dégâts que le puceron fait dans les champs de coton, quand, à la période de l'ouverture des capsules, il excrète ses miellats sur la fibre, la rendant impropre à toute utilisation. La majorité des paysans, donc, devant des feuilles de cotonnier dont la face inférieure était criblée de pucerons, ne voyaient que « des œufs de chenilles ». Double paradoxe pour un scientifique occidental, puisque l'on sait que ce n'est pas la chenille qui pond des œufs, mais le papillon. Il nous a donc fallu, cette fois, créer quelque chose. On a pensé à « puce du feuillage », mais la puce est bien connue pour ses sauts, et le puceron est quasiment immobile, raison pour laquelle il n'est pas perçu

---

2. Glose inspirée du *Petit Robert*.

comme un organisme vivant. Finalement, on s'est entendu, après concertation avec les paysans, sur le nom de « pou du feuillage ». On a la chance d'avoir en *fulfulde* un nom générique qui couvre tous les poux connus, et cela n'a pas posé de problème particulier que de qualifier de « pou » le puceron. En revanche, s'il n'y avait pas eu de terme générique pour « pou », il aurait fallu choisir, parmi les noms de poux existant dans la langue, celui qui, par sa couleur notamment, était compatible avec les caractéristiques du puceron (dont on sait que la couleur est variable, mais jamais blanche). Au cours d'une expérience ultérieure au Burkina Faso, j'ai été amené à prendre une décision de ce genre.

La leçon que nous tirons de cet épisode est que, pour atteindre un objectif concret, suivant un procédé innovant, il faut absolument qu'il y ait une réelle intercompréhension entre le promoteur du procédé et les destinataires utilisateurs. La terminologie nécessaire à cette communication n'est généralement pas donnée. Il faut la construire à partir d'enquêtes ethnolinguistiques approfondies. C'est le seul moyen que l'on ait pour arriver à un langage technique mutuellement compréhensible.

### **Une linguistique du développement**

L'observation du fonctionnement des projets de développement, petits ou grands, qui se déroulent en Afrique francophone, démontre dans la majorité des cas qu'il y a un fossé communicationnel entre les promoteurs des projets (généralement originaires des pays du Nord ou formés dans les pays du Nord) et ceux qui devraient en être les heureux bénéficiaires. Les premiers, forts de leurs connaissances techniques, n'envisagent même pas l'idée qu'une technique, aussi adaptée et performante soit-elle, ne peut arriver au moindre résultat si ceux qui doivent la mettre en œuvre ne se la sont pas appropriée. Quels sont les facteurs qui peuvent entraîner des réticences ? Nous citerons les plus évidents : (1) la non-compréhension de la technique elle-même et des processus de son application ; (2) l'incompatibilité de la technique avec la culture locale ; (3) le fait que la technique est proposée / imposée d'en haut ou de l'extérieur, ce qui, de ce point de vue, revient au même ; (4) l'absence de concertation réelle entre promoteurs des projets et populations locales, qui fait que les attentes de ces dernières n'ont peut-être pas grand chose à voir avec ce que souhaitent développer les promoteurs ; (5) le recours improvisé et non contrôlé à des interprètes qui établissent un filtre communicationnel entre les promoteurs des projets et les personnes destinataires. On voit que ces cinq facteurs d'échec tournent tous autour de la langue et de la communication. Il faudrait en ajouter d'autres, évidemment, de diverses natures (dont la corruption), mais ceux-là déjà suffisent à annihiler dans l'œuf les résultats d'un projet.

Nous suggérons donc qu'on ouvre une spécialité linguistique de plus, que l'on appellerait « linguistique du développement ». Cette discipline très encyclopédique permettrait de former des communicateurs pour le développement, capables de dialoguer aussi bien avec l'ingénieur agronome, l'agro-entomologiste, le médecin, l'entomologiste médical, le pédologue, l'hydrologue, l'écologue, l'économiste... qu'avec le paysan ou l'homme de la rue. Par ce dialogue, ils apprendraient à maîtriser la communication interculturelle en contexte de civilisations encore très fortement marquées par l'oralité. Ils apprendraient aussi que l'adjectif « interculturel » implique l'existence d'au moins deux cultures, chose qui ne va pas non plus de soi, tellement sont minorées les cultures de l'oralité, et tellement la confiance en la technique l'emporte sur l'importance à accorder au facteur humain.

Henry Tourneux

Directeur de recherche au LLACAN (CNRS-INALCO)

## Références

- TOURNEUX Henry et YAYA Daïrou, 1998<sup>9</sup>, *Dictionnaire peul de l'agriculture et de la nature (Diamaré, Cameroun), suivi d'un index français-fulfulde*, Paris, Karthala / Wageningen, CTA / Montpellier, CIRAD, 548 p.
- TOURNEUX Henry, 2006, *La Communication technique en langues africaines : L'exemple de la lutte contre les ravageurs du cotonnier (Burkina Faso / Cameroun)*, Paris, Karthala, 158 p.
- TOURNEUX Henry, 2007, (avec la collaboration de BOUBAKARY Abdoulaye, HADIDJA Konaï et FAKIH Ousmane) *Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun)*, Paris, OIF/Karthala, 616 p.
- TOURNEUX Henry (dir.), 2008, *Langues, cultures et développement en Afrique*, Paris, Karthala, 309 p.